

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hélène Monette, André Roy, José Acquelin

Rachel Leclerc

Number 134, Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36578ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2009). Review of [Hélène Monette, André Roy, José Acquelin]. *Lettres québécoises*, (134), 41–42.

☆☆☆☆ 1/2

Hélène Monette, *Thérèse pour Joie et Orchestre*, Montréal, Boréal, 2008, 160 p., 19,95 \$.

Oratorio pour l'enchantée

Depuis ses premiers travaux, Hélène Monette, poète hors normes, se consacre à juguler la mort, transmuier la douleur en joie, changer le plomb en or. La voici propulsée malgré elle aux premiers rangs de sa petite armée de strophes, au plus près de ses motivations, au plus dur du combat. Le ludisme monettien n'aura pas à renier ce chant, magistral entre tous.

Loin du figinage et de la préciosité, nous voilà au plus intime du geste créateur, comme cela arrive quand un poète s'éloigne de l'assourdissant festival et se donne la peine de descendre les dernières marches au-dedans de lui-même, là où presque personne ne va, là où gisent et luisent les phrases les plus concentrées, là où l'on acquiert même, sans être ridicule pour autant, le sens de la majuscule — avec ces capitales qui poussent en bouquet sur le compost des convenances et du désastre intime vers lequel chacun progresse.



HÉLÈNE MONETTE

Là, Thérèse, celle qui portera, parmi d'autres noms, celui de Seule ou encore celui de son *Amie Jurée* (p. 14 et 15), s'avance lentement vers nous sur « les plages désertes de la compassion » (p. 29).

La sororité de chair et d'esprit, les affinités d'origine, l'apprentissage des années soixante, la trame historique de l'Amérique du Nord, toutes les petites folies à deux, et même l'illusion d'être russes ou chinoises, la trace furtive des visages familiaux — et aussi celle de l'amoureux interdit —, tout nous est donné sur ces cent soixante pages presque aussi remplies que celles d'un roman, où l'on cherchera en vain un mot de trop ou un vers déplacé.

SURTOUT AVOIR VÉCU

Hélène Monette a perdu en sa sœur Thérèse un mentor, une irremplaçable inspiration, elle a peut-être aussi perdu le Dialogue le plus sincère, son plus sûr refuge en ce monde.

Pourtant, nul découragement dans ce livre traversé par une claire énergie et une force toute naturelle. La poésie montre ici à quoi elle sert, elle qui ne demandait que ça : nous relever, nous élever. Et déjà la poète est debout, regardant où déposer sa colère, cherchant un autre port d'attache et déployant, pour s'entourer dans l'éprouvante solitude de l'écriture, une surréelle galerie de personnages — qu'on dirait hallucinés dans les affres de la morphine, mais non, c'est juste son amour démultiplié pour Teresina Trésor.



Il est entendu ici que les Saintes et les Seules ne seront ni récompensées ni rachetées, pas plus qu'il n'existe un Paradis pour les victimes de la gloutonnerie ni une grande Buanderie pour se laver de la salissure et de l'indifférence.

Les Thérèse. Elles meurent et se désintègrent tout simplement, elles s'évanouissent, nous laissant seuls face au souvenir, matière noble des livres et unique revanche pour elles dans l'ici-bas. Balancées toutes ensemble « dans un coin sombre du firmament » (p. 115), elles ne survivent, maigre consolation, que grâce aux poètes, leurs frères et sœurs en humanité, qui se chargent — cela est bien connu — de toutes les petites catastrophes dont personne ne veut. Voilà le feu intérieur d'Hélène Monette.

Je dois m'arrêter quelques pages avant la fin, devant un mystère qu'il me faut cesser de regarder, tout à fait secouée, « bien que dorénavant il me faille chercher un mot plus noir qu'obscurité » (p. 139). Petite sœur. Merci.

☆☆☆☆ 1/2

André Roy, *Les espions de Dieu*, Montréal, Les Herbes rouges, 2008, 136 p., 14,95 \$.

Les prophètes épormyables

Livre étrange et attachant, qui commence par nous morceler, nous éparpiller en tant que lecteur, mais nous rassemble vite autour de son intention : rendre hommage à ceux qui ont traversé « le temps des saccages » (p. 75). Livre crépusculaire qui ne se préoccupe pas d'une vie, mais plutôt de vingt destins — foudroyés le plus souvent pour des raisons politiques, mais la disparition d'un poète n'est-elle pas toujours politique ? — d'où il tire sa belle unité.

Bien sûr, le titre, inspiré d'un vers de Shakespeare dans *Le roi Lear*, aurait pu faire l'économie de Dieu, Lui qui les a presque tous laissés tomber un jour ou l'autre. Mais inclinons-nous : ce mot pratique, indispensable à d'aucuns, ce mot incrusté dans nos vies ressurgit toujours tel un grand Substrat qui surplomberait la route du pèlerin tout en l'éclairant. Mais peut-être est-il simplement devenu une sorte de terme générique pour nommer toutes les choses visibles ou invisibles qui nous dépassent.

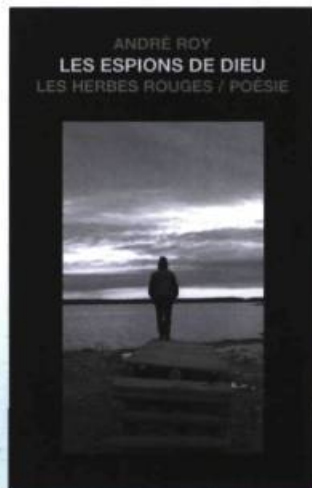
LE DUR NOYAU DU DEDANS

Qu'importe, *Les espions de Dieu* ressemble à un filet à papillons qui attrape avec un art consommé l'esprit, le fantôme de chacun de cette vingtaine d'auteurs — d'Anna Akhmatova à Claude Gauvreau, en passant, notamment, par Varlam Chalamov, Mahmoud Darwich, Vladimir Holan, Ossip Mandelstam, Nelly Sachs, Raul Rivero, Sylvia Plath.

Les persécutés et les éliminés du siècle — communistes, anarchistes, juifs, homosexuels, etc. — sont si nombreux dans le métier que le projet d'André Roy ne pouvait pas tous les embrasser. Aussi est-il évident qu'il s'agit là d'une mise en communauté guidée par la sympathie et non d'un inventaire des écorchés de l'histoire littéraire — ce qui, de toute façon, aurait pu se révéler du dernier vulgaire. En effet, ils sont trop, beaucoup trop, même si tous n'étaient pas visités par les fées et tous ne sont pas parvenus jusqu'à nous : seuls les très-grands ont la chance d'avoir survécu dans leurs poèmes. Les poèmes, précisément : des Rapports attendus sur des activités d'espionnage.

Voici, par exemple, quelques-uns des très beaux vers d'André Roy dédiés au destin tragique de Federico García Lorca :

*Ton encre de cheval noir,
la nuit qui t'attend
pendant que les autres errent :
pleure matin, pleure ville,
ainsi pleure la mer avec sa chevelure.* (p. 77)



VOUS N'ÊTES PAS SEULS

Lorsqu'il dit à Marina Tsvetaïeva : « serre-moi dans ta langue » (p. 123), n'est-ce pas une sobre manière de se déclarer d'une même famille, de réclamer un retour de solidarité ?

Ou encore ces mots de feu pour Paul Celan, une fulgurance qui tente de lier, de réunir tous nos destins étriés :

*Paul, ta voix qui pousse encore,
ton âme arrachée d'entre les orties ;
Paul pour nous et nos étoiles flétries.
Plus rien ne nous apprend le sourire des vivants
ni la lumière roulée dans chaque jour ;
il faut donc que tu écrives
dans le savoir du rien de la nuit.* (p. 28)

Un recueil à offrir à ceux qui voudraient aller voir comment on traverse le temps sous d'autres latitudes — exception faite de Gauvreau et d'Huguette Gaulin. À la fin : une liste de lectures, utile à ceux qui se demanderont par où commencer.

☆☆☆ 1/2

José Acquelin, *Paradoxes de la fragilité*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains Libres », 2008, 104 p., 17,95 \$.

Journal d'un interloqué

Qui est-ce qui murmure à l'oreille des vaches en occitan, fait patronyme d'un prénom de femme, jongle depuis toujours avec l'aphorisme et le paradoxe ? José Acquelin, homme qui porte sa fragilité à la boutonnière pour mieux la contredire, qui tire sa consistance, sa continuité d'un vœu de tendresse et qui sait que s'abandonner ne veut pas dire abdiquer.

VIVRE AVEC GRATITUDE

Il ne nous en a jamais rebattu les oreilles, de son deuil lointain. Il aurait pu faire carrière d'orphelin, nous en sommes tous tentés un jour. C'est que chez lui la résilience fut totale et durable — mais la mort elle-même, de toute manière, est peut-être si ancienne qu'il n'aurait presque pas conscience du monde où elle est survenue.

D'entrée de jeu, Acquelin choisit de nommer discrètement son ange gardien. « J'ai presque toujours senti que quelqu'un veillait au passage. Quelqu'une plus précisément. » (couverture) Parlant de ses mères, il dira dans une lettre « à Denise » : « il y a celles qui nous mettent bas et celles qui nous élèvent jusqu'à la conscience du destin. » (p. 33)



JOSÉ ACQUELIN

On lui sait gré d'une telle pudeur ; mais la grande affaire de José Acquelin n'est pas tant du côté de la douleur que de celui de la reconnaissance d'être au monde, lui qui sait apprécier sa chance, qui ne cesse de rendre grâce et, pour cela peut-être, a laissé les circonstances faire de lui un poète, autant dire un ahuri, un interloqué de vivre.

VOYAGER EN SOI-MÊME

C'est un recueil de réflexions, de maximes, ou encore de lettres en vers, le tiroir à germination des pensées quotidiennes, celles dont on fait des fleurs pour les amis de la route, et parfois le récit d'une aventure fantasmée :

J'ai fait un drôle de rêve à Winnipeg. Une princesse me désirait ardemment [...] Elle me voulait, elle me voulait mais elle était fort occupée à princesser alors que j'en étais encore à me déraciner d'un ancien amour très jardiné. (p. 31-32)

Le voyage est un des plus intéressants thèmes de ce carnet — dont, soit dit en passant, la présentation matérielle est très joliment soignée. L'auteur, que les distraits auront pris pour un bourlingueur, avoue en toute lucidité :

Le voyage m'a été imposé trop jeune pour que je puisse le considérer [...] autrement que comme une brisure, une séparation, [...] un éclatement d'un espace-temps inassouvi, dont je n'ai pu jouir assez pour avoir envie d'en connaître d'autres.

[...] Il est rarissime qu'un déplacement ne me ramène à ce sentiment d'une terrible solitude. (p. 36-37)

Il faut beaucoup d'années pour saisir le rapport de causalité entre le deuil ou le déracinement d'un enfant et l'angoisse du départ chez l'adulte, une angoisse que peu de gens avoueront tant il est mal vu de préférer rester *ici* plutôt que d'aller *là-bas*.

